



L'incidence de la problématique humanitaire dans les relations internationales 1959-2013 : vers une théorie de " chronicité de crise "

Fabienne Le Houérou

► To cite this version:

Fabienne Le Houérou. L'incidence de la problématique humanitaire dans les relations internationales 1959-2013 : vers une théorie de " chronicité de crise ". Dixit (Aix-en-Provence), Institut d'Etudes Politiques (Aix-en-Provence), 2014. <hal-01374748>

HAL Id: hal-01374748

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01374748>

Submitted on 1 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'incidence de la problématique humanitaire dans les relations internationales 1959-2013 : vers une théorie de « *chronicité de crise* ».

Fabienne Le Houérou

(CNRS-IREMAM-MMSH) Historienne et Anthropologue

L'ouvrage qui vient de paraître en anglais, *Humanitarian crises and International Relations 1959-2013*, aux éditions Bentham Science, s'inspire d'un enseignement en histoire des relations internationales délivré à Science-Po -Aix-depuis 2011. Il est question d'un cours en anglais qui s'inspire de recherches personnelles sur des terrains difficiles sur lesquels des enquêtes orales ont également conduit vers la réalisation de films sur les « *victimes et bourreaux* » des crises humanitaires. Ces terrains sont variés, il est question de l'Éthiopie, de l'Érythrée, du Soudan, de l'Égypte et plus récemment du Tibet. Des expériences contrastées dans différentes aires géographiques et culturelles ont souligné la valeur des méthodes comparatives lorsqu'il est question d'analyser les crises humanitaires. Cet ouvrage renvoie donc à un enseignement mais également à des expériences de recherches sur différents continents et tente une synthèse historique qui s'inspire des méthodes anthropologiques par les enquêtes ethnographiques conduites sur divers terrains. Il explore l'univers imagétique associé à l'étude des archives et documents. Il est donc question d'une ethnohistoire qui s'inspire également sur des données géographiques. La cartographie des crises ayant été particulièrement convoquée dans la compréhension géostratégique. Convoquer plusieurs disciplines pour la compréhension des crises humanitaires nous porte à penser la crise humanitaire comme une question pluridisciplinaire complexe. L'anschluss du Tibet par la Chine en 1950-1959, les crises alimentaires de l'Éthiopie des années 70-80 et 90, celle du Rwanda en 1994 ou du Congo depuis 1995, les crises du XXI^e siècle du Darfour et ou de l'Afghanistan sont en substance des questions pluridimensionnelles. Toutes se rapportent à des explosions qu'il est opportun d'analyser dans leurs différentes composantes en ayant soin de ne mutiler aucune dimension. Insister de façon univoque sur un seul aspect de la crise pourrait conduire à des interprétations réductrices de la réalité avec des conséquences parfois graves pour l'élaboration d'un processus de paix durable.

L'idée de cet ouvrage a émergé lors d'une enquête de terrain sur les réfugiés du Darfour. La crise à l'Ouest du Soudan -que l'on a baptisée comme le grand désastre humanitaire du XXI^e siècle- porte en elle toutes les autres. Sa mécanique d'explosion et ses motivations sont prises dans un enchevêtrement de facteurs difficilement dissociables se rapportant à une toile où différentes composantes se joignent et se soutiennent afin de former un nœud axiologique. L'oxymore est un des traits essentiels de ces crises ou les remèdes se

révèlent pire que les maux. La crise à l'Ouest du Soudan s'inscrit dans une logique historique d'après guerre froide et peut, mutatis mutandis, se penser comme un *paradigme endémique*. Une crise est censée correspondre à un pic avec des seuils et former ontologiquement une courte parenthèse.



Figure 1- Photo du film documentaire-CNRS Images : Hôtel du Nil, Voix du Darfour », 2007. Crédit photo Fabienne Le Houérou.

1- Le paradigme de crise complexe chronique

Les cas de figures présentés dans l'ouvrage « crises humanitaires et relations internationales » se singularisent par leur durée. Ces crises se caractérisent par une forme de chronicité et, à certains égards, perdurent parfois à l'état de *limbus* mais demeurent en capacité d'exploser à tout moment. C'est le cas du Rwanda, du Congo, de l'Afghanistan, de la Somalie, du Tibet et, plus récemment, du Darfour. Le Darfour comporte tous les ingrédients du paradigme de la **crise complexe** dont la lecture pluridimensionnelle rappelle toutes les autres. Aussi les choix de ces crises renvoient à leur caractère de paradigme. Ces crises sont en réalité de véritables guerres, elles sont porteuses d'une mécanique complexe où le facteur régional, national, économique, ethnique, politique et historique s'imbriquent, s'empilent à la façon des poupées russes. L'historicité est mise chaque fois en avant dans chacun des chapitres qui tentent à la fois d'expliquer les situations volcaniques et leurs calendriers d'explosion. En effet, dans la plupart de ces cas de figure, le passé colonial procède souvent masqué et parvient à trouver dans des incendies (postcoloniaux) des occasions de résurgences violentes parfois extrêmement sophistiquées. C'est en quelque sorte le cas pour l'Éthiopie, l'Érythrée, la Somalie, le Soudan.

La méthode repose sur l'enquête « *inquiry-driven* » plutôt que sur les dogmes disciplinaires. L'ouvrage puise sa démonstration dans des expériences de terrain. L'enquête

est ici « le mur porteur » de la fondation scientifique. Elle se propose comme une épistémè édifiée sur des questionnaires ou des entretiens filmés. Une méthodologie qui, répétons-le, fait de la pluridisciplinarité dans l'étude des relations internationales une exigence préliminaire.

2-Vers une chronicité de crise ?

La crise du Darfour est donc essentielle dans la construction du paradigme de la crise « endémique ». Le mot crise nous vient du grec ancien *krisis* et étymologiquement parlant, le concept induit le sens de « décision » et de « jugement ». En langue grecque, « Κρίσις », la crise, est une décision, entre deux choix possibles. Elle incarne l'insolite, l'instabilité et la situation de rupture. Lorsque l'état de *krisis* s'inscrit dans la durée, et ne correspond plus à un pic transitoire, il convient d'évoquer la notion de « crise endémique ». L'espace temps de la crise est une donnée essentielle pour appréhender les conflits et se rapporter à un paradigme de crise permanente. Le Darfour est une crise qui s'inscrit sur le long terme et la notion de guerre civile serait plus appropriée pour caractériser les événements. La médiatisation du conflit ne parvient aux Occidentaux qu'en 2003, mais la crise est là, menaçante depuis les années 1980, elle existe à l'état de latence telle une savane asséchée prête à s'embraser au moindre « coup de soleil ». On pourrait dire la même chose du Rwanda et du Congo. Le Rwanda a connu différents massacres à caractère ethnique depuis les années 60. La situation en RDC pays frontalier du Rwanda est inextricablement liée à celle de son petit voisin. Celle de la Somalie incarne également des situations qui ne trouvent pas de véritable issue. Le pays est déchiré depuis la chute de Siad Barré, écartelé dans des rivalités qu'un Etat fédéral tend bien que mal à tenir sous l'égide des Nations unies. Les béquilles de l'ONU permettent de *maintenir* un semblant d'Etat qui ne fédère que quelques territoires d'une nation atomisée. Edgar Morin souligne avec pertinence, « Pour une crisiologie », que le terme de crise a été tant galvaudé qu'il est aujourd'hui vidé de son sens premier qui rappelait la notion de choix. La crise nous dit-il est à l'origine une décision alors que l'histoire du XX e siècle a fait évoluer le signifiant vers une notion d'indécision. La notion de crise se rapporte de nos jours à la notion d'incertitude.¹ Prise dans sa signification d'incertitude les crises abordées dans l'ouvrage sont des exemples de crises durables, permanentes qui ont transformé le provisoire en une inédite chronicité telle une maladie dont les symptômes apparaissent lentement, durent longtemps, et, même parfois, définitivement.

J'illustrerai à nouveau mon propos par la crise du Darfour en rappelant que la presse et quelques intellectuels, à la marge du monde universitaire, ont décrit le conflit au Darfour comme « ethnique » en réduisant la guerre à la haine « tribale » en opérant une distinction catégorique entre nomades « arabes » et sédentaires « africains » réinventant des projections datant souvent de l'époque coloniale. Le passé peut ainsi ressurgir dans les lunettes d'observation des médias occidentaux. Or, la grave crise humanitaire du Darfour, conséquence d'un conflit meurtrier, coagule toutes les composantes d'une question qu'il faut aborder dans une logique de **complexité**. L'interaction des facteurs explicatifs de la crise s'enchevêtrent savamment. Conjuguer la dimension écologique et économique au chaos social est un exercice impératif pour comprendre les imbrications et les niveaux d'empilement de cette crise. Aussi cet ouvrage plaide-t-il pour une théorie des relations internationales inspirée par les réflexions épistémologiques d'Edgard Morin sur la pensée complexe.² Cet ouvrage nous invite à abandonner le paradigme explicatif unique, « le paradigme perdu » et tente de

¹ Edgar Morin, Pour une crisiologie, *Communications*, Année 1976, Numéro 25, pp.149-163.

² Edgard Morin, Introduction à la pensée complexe, Paris, Le Seuil, 2005, 158 p.

souligner l'utilité pour la compréhension des conflits ou de crises qui n'ont d'humanitaires que le terme vers un savoir et une pensée qui respectent la diversité pluridimensionnelle des crises. Il nous invite à associer des notions qui s'excluent. Une « crisiologie » de l'interdépendance qui se ramènerait à une approche « encyclopédique » au sens classique de la connaissance.

J'avais publié en 2010 un essai qui explorait la migration forcée d'une réfugiée du Darfour. J'avais tenté de retracer le périple d'une femme du Darfour qui quittait son village pour l'Égypte.³ La liberté prise dans la narration de l'ouvrage permettait de comprendre que la guerre dans cette région ne saurait être assimilée à une "shoah" africaine mais le produit d'une série d'interactions entre le climat et la politique. Une sécheresse prolongée (sur trois décennies de 1980 à 2003) converge vers un phénomène que les écologues et spécialistes du climat qualifient de "désertisation" (à ne pas confondre avec désertification) ; c'est à dire un processus sophistiqué d'appauvrissement des sols qui fait interagir le climat, l'écologie, la société et la politique. Ces interactions complexes ont été étudiées par les sciences de la nature, notamment les travaux sur "*l'avancée des déserts*" il y a plus de trente ans.



Figure 2-Soudan, photo du port sur le Nil Wadi Halfa, 2005. Crédit photo Fabienne Le Houérou

Le dialogue des sciences est fondamental pour la compréhension d'une crise comme le Darfour où le phénomène de désertisation s'observe sur le long cours. Envisager la guerre sur le plan de la haine raciale, comme l'ont fait de nombreux journalistes a été réducteur voire mutilant. En effet, les populations se sont enlisées dans de meurtrières compétitions pour des ressources élémentaires : l'eau et les terres. Cela étant, il n'est pas question de minorer la carte politique sulfureuse jouée par le gouvernement soudanais. La politique toxique de Khartoum s'est surajoutée à une situation régionale déjà extrêmement fragile. Nous sommes donc en présence d'un processus cumulatif où différents facteurs s'additionnent. « *Plus largement, la perturbation de crise peut être envisagée comme conséquence de surcharges ou*

³ Fabienne Le Houérou, *Les cendres du Darfour*, Editions Encre d'Orient, Paris, 2010, 172 p.

double-bind, où le système se trouve confronté avec un problème qu'il ne peut résoudre selon les règles et normes de son fonctionnement et son existence courante »⁴. La surcharge est souvent -dans les échantillons de crises choisis pour notre démonstration- un élément déclencheur du dérèglement.

Humanitarian crises est également une sollicitation pour penser la crise internationale (conflit, guerre) de façon pluridisciplinaire afin d'en mesurer les niveaux d'interactions. Il est question ici de qualifier les étapes progressives des crises comme d'un passage à niveau d'un « *low intensity* » vers un « *high intensity* » ou inversement. Le Darfour, le Rwanda, La RDC, l'Afghanistan, et , à certains égards, la crise tibétaine sont passées par différents stades de *forte intensité* à celles de *faible intensité* mais demeurent des béances non-résolues et possèdent tous les ingrédients d'une possible résurrection. Aussi est-il scientifiquement heuristique de travailler dans des équipes plurielles afin de faire débattre et faire dialoguer les sciences autour d'une même question pour ne pas avoir de la réalité une perception réductrice et invalidante. La politique en Afrique (et ailleurs) sera, vraisemblablement, de plus en plus impactée par le changement climatique. L'ignorer c'est ne pas tenir compte des phénomènes de complexité et d'interactions raffinées des phénomènes

Aussi nos analyses se sont-elles largement inspirées de la crise du Darfour pour étayer un construit théorique de crisiologie. La recherche expérimentale tente également de rebondir sur une théorie de la **crise complexe** dont le combustible pluriel exige une approche holistique permettant de dégager les nouvelles orientations des relations internationales depuis 1959.

3- Synthèse de l'ouvrage

Le livre est une synthèse qui s'appuie sur des sources diverses (écrites, orales et imagétiques) et dresse un tableau des « génocides comparés ». Il est question d'étudier des crises humanitaires dans un ordre chronologique ; le continuum temporel fait ressortir une mécanique de crise et une logique de gestion de crise qui s'est progressivement « inventée » au fil du temps. En effet, l'empilement de ces crises -dans la durée- fait émerger la notion d'une « jurisprudence » de l'humanitaire. Chaque grave crise a créé un *modus operandi* ayant pour conséquence une gestion onusienne directement inspirée par le terrain. Les événements dramatiques de la Somalie de 1992-1993 ont influencé le style dont l'ONU et la communauté internationale vont gérer le génocide rwandais en 1994. Le génocide rwandais va indirectement jouer dans la gestion de la crise du Darfour en 2003. De façon consciente : lorsque les journalistes évoquent le Darfour comme « *Another Rwanda* » ; mais également de manière inconsciente lorsque la peur d'agir sur une nouvelle crise s'appuie sur le traumatisme de la dernière expérience. Aussi chaque crise étudiée séparément, dans le droit fil d'une continuité chronologique, fait ressortir la prégnance de l'expérience sur la théorie en faisant la part belle à l'« *inquiry driven approach* ». Force nous est de constater que l'influence de ces cas concrets impacte les relations entre les nations, ou ce que l'on désigne de façon floue « *la communauté internationale* », une communauté virtuelle qui se matérialise dans des institutions censées exprimer et promouvoir des valeurs universelles- telle le maintien de la paix. Les réactions des Nations unies face aux crises humanitaires (auxquelles elles ont vocation de répondre) nous montrent un organisme hésitant, bureaucratique qui en fait toujours trop ou pas assez. L'action internationale arrive souvent trop tard et semble contre-productive comme nous l'a démontré la crise rwandaise. L'étude chronologique des grandes

⁴ Edgar Morin, Pour une crisiologie, in *Communications*, op,cit.p.156.

crises humanitaires nous révèle également que seules les nations peuvent réellement mettre un terme à leurs propres conflits et qu'attendre une réponse circonstanciée des Nations unies se ramène à un leurre. Cette illusion est parfois dangereuse comme en témoignent les chapitres sur le Rwanda, la Yougoslavie (Srebrenica). Le génocide des Tutsi a pris fin avec la prise de pouvoir de Paul Kagamé au Rwanda. L'ouvrage insiste sur le caractère local des réponses pour des crises (cf chapitre sur l'Afghanistan). La crise congolaise démontre que le génocide rwandais -en suspens- se poursuit indirectement dans une guerre complexe au Congo. Tout nous porte à considérer que le génocide semble plus « endormi » que résolu en RDC. Face à des incendies dont il est difficile de comprendre le savant enchevêtrement des différents combustibles (régional, ethnique, économique et militaire) la machine onusienne est forcément lente : elle implique un processus décisionnel au sein du conseil de sécurité qui peut être bloqué à tout moment par le simple veto d'un Etat membre. L'utilité de l'Onu est ainsi sujette à maintes critiques, mais en dépit de ses lourdeurs, l'ONU demeure un espace de médiation permettant l'existence d'un dialogue (même incertain) reposant sur des plateformes « *de palabres* » permettant à des groupes antagonistes de se rencontrer hors des espaces ravagés par des conflits meurtriers. Les rencontres internationales promues par l'ONU se soldent souvent pas des échecs mais ils ont le mérite de rétablir un dialogue perdu. Or la paix débute souvent –timidement- pas ce que l'on désigne parfois en Afrique « *l'arbre à palabres* ».

J'ai insisté sur les grands perdants de ces crises, les réfugiés, qui, jetés sur les routes du monde iront s'agglutiner dans des camps, parfois géants comme ceux du Darfour. Des camps aménagés comme des solutions temporaires mais qui finissent par durer et produire de l'urbain précaire.



Figure 3-Réfugié du Darfour au Caire-Entretien de 2005-Crédit photo Fabienne Le Houérou

L'ouvrage au chapitre 10, nous invite à penser les conséquences sociétales de ces conflits. Il est question de vagues de réfugiés qui se dénombrent en plusieurs millions pour chacune des crises étudiées. Les réfugiés de l'humanitaire ne sont pas des êtres virtuels mais bel et bien des humains massés dans espaces clos et contraints de vivre dans un habitat dégradé. Il est donc question de penser la gestion des déplacements forcés comme partie intégrante de la crise. Les réfugiés sont parfois à l'origine du rebondissement de la crise (Rwanda). Le Congo, crise complexe par excellence, contient un *potentiel génocidaire* capable de réveil en raison de l'interdépendance de différents facteurs régionaux et internationaux conjugués à des phénomènes de vengeance émergeant dans les univers délabrés des camps de réfugiés. Il est nécessaire d' avoir conduit des enquêtes réelles sur ces espaces pour le comprendre. La nécessité d'entendre les acteurs passifs est aussi importante que d'entendre les leaders des fronts de libération. L'étude des conflits nous avait habitués (par le passé) à ne donner la parole qu'aux « guerriers » censés orienter l'action. Entendre les simples victimes permet néanmoins de penser la gestion des victimes comme « instrumentale » et le déplacement de population comme stratégie de guerre. Une lecture genrée des victimes des conflits et de la migration forcée est en ce sens particulièrement heuristique. Elle défait des allants de soi sur la situation des femmes réfugiées comme icône de vulnérabilité. Le chapitre X de l'ouvrage s'inspire des enquêtes filmées pour démontrer

que dans des situations de crises ou sont commis des crimes contre l'humanité (Darfour, Yougoslavie, Rwanda, Congo) les viols ont été des armes de guerre : ils ne se sont pas limités aux femmes. Enfants, hommes et même animaux sont l'objet d'abominables tortures. Il est question de frapper les esprits d'horreur en commettant des actes barbares et irrémédiables sur le « vivant » en général.



Figure 4- Photo d'un incendié village au Jebel Marra (Centre du Darfour) en 2004. Crédit photo Fabienne Le Houérou

Il est question de **crimes contre la vie** au sens le plus large du terme car ces désastres touchent également les végétaux. Les historiens se sont peu intéressés aux atrocités commises sur les animaux. Des enquêtes auprès des réfugiés nous alertent sur cette question souvent négligée des souffrances infligées aux êtres vivants. Aussi dans ces différentes crises, le moment génocidaire présente les caractéristiques d'une séquence « excentrique » ou les rapports sociaux ordinaires sont brisés et les rôles traditionnels féminins/masculins complètement ébranlés. Les femmes ne sont pas –contrairement à ce que nous disent parfois les ONG et les rapports onusiens- les cibles privilégiées des génocidaires. Aussi le dernier chapitre reprend le début du livre. En effet, le premier chapitre insiste, en amont, sur l'imprégnation religieuse des sentiments humanitaires. Cette introduction nous livre une interprétation de la compassion comme valeur spirituelle quasi universelle transmise par les grandes religions du monde. La commisération socioculturelle des peuples est savamment instrumentalisée pour justifier des opérations humanitaires/ militaires. Le langage émotionnel vient renforcer la confusion entre humanitaire et militaire. L'analyse de l'instrumentalisation du langage humanitaire par le militaire est explorée dans le chapitre sur la crise du Darfour. Une séquence qui a été présentée comme un génocide par les grands

médias nord-américains comme le New York Times alors que les crimes contre l'humanité commis au Darfour ne peuvent pas être juridiquement qualifiés *stricto-sensu* de génocide.

Le concept d'ethnocide est exploré comme notion mieux appropriée pour les crimes massifs commis au Darfour ou au Tibet. Les batailles autour des mots et les enjeux dans l'utilisation du terme de génocide sont ainsi l'objet d'analyse critique tout au long de cet ouvrage. Les mots pour nommer ces crises sont les miroirs de leur médiatisation. Les images, les films et la mise en scène des massacres deviennent déterminants dans le processus de caractérisation d'une crise laissant souvent aux médias une place trop importante dans l'usage des concepts. Le choix des mots et « le choc des photos » faisant parfois obstruction à la pensée rationnelle.

4- Violences de proximité et réminiscences du passé

L'hypothèse de travail prend à revers celle que Samuel P. Huntington⁵ défendait sur l'existence d'une identité de type « civilisationnelle » comme paramètre déterminant dans l'explosion des conflits. Des observations fines sur le terrain des guerres dans la corne de l'Afrique (Ethiopie, Erythrée, Soudan)⁶ permettent de concevoir les conflits, dans cette partie du monde, comme des « *chocs de proximité* » ; les ethnocides relevant de logiques de voisinages plutôt que de chocs de civilisations. Il est question d'une violence « *entre voisins* » au Rwanda au Darfour, en Somalie, en Ethiopie, en Yougoslavie mais également entre la Chine et le Tibet. Force est de souligner, dans l'histoire comparée des crises humanitaires/génocidaires, la prégnance des rivalités de voisinage. Aussi il convient d'analyser les actions des hommes dans leurs contextes et de s'y intéresser dans un dispositif de recherche qui fait la part belle aux études de terrains articulées à une macroanalyse permettant de restituer les enjeux globaux. Les meurtres entre voisins sont questionnés à la lumière des définitions du droit international telles les conventions qui définissent le concept juridique de génocide ou de crimes contre l'humanité. J'ai tenté de démontrer que les grandes crises postcoloniales dites « humanitaires » sont générées par des querelles meurtrières entre « proches ». La démonstration tente également de souligner les héritages coloniaux de ces crises. Les graines de la discorde « *ethnique* » se retrouvent dans le passé colonial. Il est question de **traces** coloniales parfois indélébiles qui peuvent s'apparenter à des cicatrices qui ne se sont pas refermées. Les racines du conflit pour l'Ethiopie, l'Erythrée, le Rwanda, le Congo et le Darfour nous ramènent à un moment colonial qui n'est pas « digéré » et, qui, d'une certaine manière, s'impose à nouveau à l'occasion de résurgences explosives. Le passé se réinvente dans le présent. Prenons pour exemple la colonisation belge du Rwanda. La politique coloniale a théorisé et mis en application une discrimination entre Tutsi et Hutu par un système de clientélisme et de « favoritisme ». Après l'indépendance du pays les pratiques ségrégatives se sont exacerbées dans un contexte de pénurie de terre et de croissance démographique. Les compétitions socio-économiques ont recomposé une

⁵ Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997, 545 p.

⁶ L'auteur considère que la guerre entre l'Ethiopie et l'Erythrée est une guerre de civilisation. Or, Ethiopiens et Erythréens, comme se l'accordent tous les spécialistes de cette région, appartiennent à la même civilisation Habasha des hauts plateaux. De même qu'au Rwanda les Tutsi et les Hutu appartiennent également à la même civilisation, les spécialistes ont évoqué le terme de « génocide de proximité ». La Somalie est également un pays uni par une même langue et une même religion. Les guerres en Afrique sont bien plus locales et « fratricides » que ne veulent bien l'admettre une partie des travaux inspirés par l'approche de S.Huntington.

nouvelle racisation des clivages ethniques. Le recyclage de la haine de voisinage a permis de faire du neuf avec du vieux.

5-L'interaction conflit/déplacements de populations

J'ai souhaité intégrer la problématique des déplacements de populations dans l'analyse de ces conflits/crises. Tant il est vrai que la réalité de la crise humanitaire intéresse ceux qui en sont les victimes. Les conflits étudiés ont engendré des réfugiés et des migrants, ces derniers incarnent les conséquences sociétales et humaines des crises. Les déplacements forcés sont les fruits des guerres. La posture théorique consiste à repérer la cause comme la conséquence et la conséquence comme la cause. Conséquences et causes, dans notre approche de la complexité, font parties d'un même tout. Les réfugiés sont parfois les causes et les conséquences des crises et il est désormais urgent de penser le problème des réfugiés comme partie prenante du jeu international. Les crises sélectionnées, dans cet ouvrage, élaborent une théorie de l'instrumentalisation des déplacements de populations comme stratégie de guerre. Créer des humains déracinés est une arme. Il est question d'une tactique que l'on retrouve en Ethiopie, en Erythrée, au Soudan, au Rwanda, au Congo, au Darfour, en Yougoslavie et en Afghanistan. La manœuvre a été adoptée sur tous ces théâtres comme schéma rationnel et non comme un vertige sexuel incontrôlé. Brûler les terres, incendier les habitations et violer le vivant est une manière de faire la guerre sans réellement combattre. Sans courage et sans honneur. Il est question d'utiliser la terreur pour gagner avant même que ne débute le combat. Il permet de gagner d'avance. Les civils sont donc les otages des situations politiques et deviennent des enjeux importants. Aussi l'ouvrage convoque-t-il des enquêtes de terrains auprès des réfugiés sur ces différentes crises. Leurs témoignages recueillis dans des films scientifiques sont des sources qui ont fait émerger l'importance d'intégrer l'analyse de la migration forcée en lien étroit avec le conflit.



Fig 5- Photo de réfugiés Tibétains fuyant le Tibet en 1959- photo du Musée Tibétain de Dharamsala, 2008.

Dans une tentative de synthèse et de théorisation des crises humanitaires et des migrations forcées (qui en sont les conséquences humaines) force a été d'observer, des points de convergences entre différentes situations géographiques. La comparaison entre l'Inde et l'Égypte est, par exemple, heuristique notamment sur les diasporas tibétaines (Inde) et soudanaises (Égypte). Il est question de se détacher du surdéterminisme de l'espace géographique pour comprendre la mobilité de manière globale dans son lien avec les conflits postcoloniaux. C'est ainsi que nous avons comparé les réfugiées tibétaines en Inde aux réfugiées darfouris au Caire au dernier chapitre de l'ouvrage. Cette comparaison, inspirée par le travail à l'image, permet de faire émerger des similitudes sur la situation des femmes en exil. L'exigence comparatiste souligne, mutatis mutandis, le caractère universel d'un exil post-crise.

6-Perspectives de recherches comparatives : Genre, Exil et Persécutions

Le dernier chapitre du livre exige des recherches complémentaires sur la relation entre le genre, les persécutions liées à la situation d'exil : « *genre, exil et persécutions* ». Cette conclusion rebondit sur la nécessité d'approfondir l'universalité de la mobilité forcée post-conflit. Il est question de tenter de résoudre une problématique soulevée par les acteurs humanitaires sur le terrain des crises internationales. Les femmes réfugiées sont-elles réellement plus vulnérables que les hommes en raison de leur identité de genre ? Ces questionnements ont débouché sur des études comparatives sur différents statuts féminins en

exil en tentant de comprendre l'universalité de la « figure victimaire » des femmes. Le travail auprès des femmes réfugiées du Darfour (cf. l'ouvrage « Les cendres du Darfour » en 2010)⁷



Figure 6- Réfugiée du Darfour au Caire-2005-Crédit photo Fabienne Le Houérou

questionne la place centrale des persécutions des femmes dans les conflits. Ces perspectives de recherche s'inscrivent en contre point des théories formulées par de nombreuses ONG sur la place des femmes victimes de déplacements forcés. La plupart des ONG estime que les femmes sont les grandes victimes des conflits parce qu'elles sont plus menacées sexuellement que les hommes. Françoise Duroch rapportait les propos d'un interviewé concernant les abus sexuels en situation de conflit « *Les femmes, c'est normal,*

⁷ Les cendres du Darfour (2010) est un livre qui explore le conflit du point de vue du genre. Il narre la fuite d'une femme réfugiée du Darfour en Egypte.

qu'on les viole ! ». ⁸ Cette phrase lancée par un acteur humanitaire est l'occasion de rappeler un poncif partagé dans différentes sociétés sur l'existence d'une vulnérabilité qui génère des femmes pendant les guerres. Ce constat posé comme un allant de soi théorique (dans les sociétés du nord et du sud) mérite d'être scientifiquement vérifié sur différents terrains post-conflits. Les organismes humanitaires ont dénoncé les sévices liés à la notion d'identité sexuelle en estimant que les femmes étaient les victimes en raison des tendances collectives à les prendre pour cibles dans les guerres. Les viols généralisés ont été interprétés au regard des constructions sociales collectives genrées. Les cas du Rwanda, de l'ex-Yougoslavie et du Darfour illustrent ces postures. Ces analyses ont fait évoluer la législation en faisant progresser le droit international dans la reconnaissance de la notion de « persécutions sexuelles ». Cette avancée juridique, depuis dix ans, devrait se poursuivre dans une vision moins escamotée de la persécution sexuelle afin que celle-ci ne soit pas réservée aux femmes. Dans les conflits comme celui du Darfour aucun membre de la communauté n'a échappé aux persécutions sexuelles. Comme il a été dit plus haut les tortures n'ont pas épargné les animaux. Dans un contexte de violence généralisée, il convient d'interroger le statut victimaire féminin comme figure surpassant les autres.

7-La confusion des genres dans les situations ethnocidaires

Le corpus imagétique pose l'hypothèse qu'en situation de crise aiguë la notion d'appartenance à un genre n'est pas un déterminant fort. Les situations sociales de violences extrêmes (crimes contre l'humanité, génocides) ne sont pas systématiquement des contextes où les femmes sont particulièrement ciblées. A l'opposé de ce que peuvent affirmer de nombreuses organisations humanitaires, il n'est pas « évident » que les femmes soient des victimes surclassant les autres. La hiérarchie des victimes opérée parfois par les ONG ne correspond pas aux multiples facettes de la réalité du terrain. Au moment de graves crises et de chaos, l'appartenance de genre est moins déterminante qu'en période de stabilité politique. Aussi cette synthèse sur les crises humanitaires de 1959 à nos jours devraient se poursuivre dans une analyse comparative sur les enjeux humains de l'humanitaire et l'exploration des univers des exils comparés de diasporas ayant fui deux situations ethnocidaires dans une perspective de genre.

⁸ Figures de l'altérité féminine victimaire, in Françoise Duroch (dir.), *Violences faites aux femmes, Science And Video*, N°2, 2010 : <http://scienceandvideo.mmsh.univ-aix.fr/numeros/2/Pages/Duroch.aspx>



Figure 7-La diaspora tibétaine de Dharamsala (Inde). 2008 ; Crédit Photo Fabienne Le Houérou

L'étude des diasporas ne saurait se limiter à une catégorie « études des migrations » ; les mouvements de déplacés sont intrinsèquement reliés aux crises humanitaires. L'ouvrage tente de comprendre la migration forcée dans une approche intégrative et non excluante prenant soin de ne pas disjoindre le problème des réfugiés de celui du conflit dans sa dimension géostratégique. Les réfugiés sont de vrais enjeux stratégiques et il est important de comprendre le déplacement de populations en tant que *tactique* de guerre. Il y a un rapport de cause à effet qui existe dans la réalité mais que peu d'approches théoriques parviennent à articuler.

Le chapitre X de ce livre est donc porteur de projets de recherches à approfondir au sein d'équipes pluridisciplinaires et ne constitue pas un hors sujet sur les femmes réfugiées mais plutôt une invitation à penser la migration forcée en lien étroit avec la guerre, le conflit et la crise. Il renoue avec l'exigence d'un savoir qui renforce les mécaniques d'interdépendances plutôt que les césures artificielles d'une approche disjonctive du réel. Bref, il nous sollicite pour penser les relations internationales sans faire l'impasse sur la question centrale des réfugiés. Les réfugiés sont parfois des leviers de guerre ou des brindilles par lesquelles l'incendie se déclare dans un premier temps et se propage dans un second temps. La crise rwandaise et congolaise sont, à cet égard, édifiantes dans le rôle clef des réfugiés comme acteurs de la vie internationale.

Conclusion

Les relations internationales souvent métaphorisées par la banale image d'un jeu d'échec- à l'époque de la guerre froide- tendent depuis les années 1990- vers une figure circulaire. Il est question d'une boucle d'interdépendances plutôt que d'un duel binaire. Cette multipolarité est certes au cœur de la complexité des relations internationales de notre monde post-guerre froide. En conclusion, je reprendrai la métaphore du « poker menteur » utilisée par Jean

Charles Jauffret⁹ sur la crise afghane. Tout se passe comme si la triche, le bluff, les faux-semblants, les déformations des concepts (parler d'humanitaire pour une opération militaire) et les manipulations d'images, s'imposaient comme les nouvelles cartes truquées pour les gestions de crises ? Toutefois en relisant les aphorismes sur la guerre du général Sun Tsu, au VI siècle av J.C, rappelons nous que rien n'est plus ordinaire que le mensonge dans l'art de la guerre et que les conflits *crisiologiques* s'inscrivent, comme le relevait Jean Baptiste Duroselle,¹⁰ dans l'histoire de la longue durée pour notre humanité belliqueuse.

⁹ Séance de séminaire « Filmer les Suds » animée par Jean Charles Jauffret à la MMSH-IREMAM le 25 septembre 2013, « Afghanistan, le poker menteur à l'heure du retrait ».

¹⁰ Jean Baptiste Duroselle, *Tout Empire Périra*, Armand Colin, Paris, 1981.